

Amanda Louise

On n'a pas idée !

Quatuor intérieur en
deux mouvements

Déjà publiés :

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles venues d'ailleurs (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La Nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Sainte-Mériem (Bookelis, 10 livres : La Princesse, La Duchesse, La Garbouilleuse, La Gouverneure, La Femme, La Reine, La Parlaneuse, La Souveraine, La Dame, La Morte)
- Danses du futur (Bookelis)
- La Tagourchie, l'Aspettane, la Xouprachte et la Reschtaque (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise, version 4

ISBN : **979-10-359-9639-0**

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'autrice est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



À Clothilde de Bactrie
La seule femme qui m'a tenu la main
Sans jamais rien me prendre



Le boucher

Interrogatoire n° 1

C'est la première fois de sa vie que Pierre passe la porte d'un hôtel de police, celui de Miloges, sa ville : murs ternes, sièges sans dossier, sol aux coins sales, portes anonymes, fenêtres grillagées, vitres fumées, traces de doigts sur les murs, vague odeur d'urine ou de vomi, personnes abattues en attente, policiers en vadrouille marchant d'un pas traînant.

Dès l'arrivée, tout est fait pour me miner le moral.

Et une seule brutale question une fois le seuil passé :

- Papiers d'identité ?

Pierre montre sa convocation et décline son identité en prenant une voix assurée :

- André, Pierre Dubois. Je suis convoqué comme témoin.

La policière regarde la convocation d'un œil morne.

Elle doit en voir toute la journée.

Elle note le nom de Pierre dans le registre.

Comme témoin ? Je me demande bien ce qu'ils me veulent. Je vais devoir improviser.

Cette policière à l'accueil, comment peut-elle être aussi moche ?

- Allez vous asseoir, on viendra vous chercher.

Alors que je commençais enfin à être bien dans ma vie !

Seulement comme témoin ? J'espère que mes arguments pourront m'éloigner de leur enquête.

Le boucher

- Monsieur Dubois ? Suivez-moi.

Une question de pure forme.

La petite salle dans laquelle Pierre est introduit vaut le reste du bâtiment ; en plus renfermé. L'homme ne se présente pas, il est plus mince que la préposée à l'accueil, habillé de façon négligée, avec des gestes las.

Joue-t-il à l'homme fatigué pour donner le change ?

Il s'assoit derrière un bureau et ouvre un dossier :

- Merci, monsieur Dubois, d'être venu.

Je n'avais pas trop le choix...

- Veuillez décliner votre nom, prénoms et date de naissance. Une précaution de pure forme.

- André, Pierre Dubois, né le 17 novembre 1995 à Argenteuil.

- Vous êtes boucher à Miloges ?

Comme s'il ne le savait pas déjà !

- Oui, la boucherie Chez Pierre.

- Pierre, c'est à cause de votre prénom ?

Quand j'ai acheté la boucherie, je n'ai pas fait dans l'originalité.

Quel intérêt ?

- Oui.
- Marié ? Célibataire ? Divorcé ?
- Oui, marié.
- Depuis combien de temps ?
- Deux ans.
- Toujours heureux ?
- Oui.

Ces questions ne mènent nulle part.

- Des enfants ?

Interrogatoire n° 1

- Pas encore.

Surtout jamais.

- Ça viendra, ça vient toujours.

De quoi je me mêle ?

- Vous diriez que vous gagnez bien votre vie ?

- Ça va.

Avec tout le liquide que j'ai dans mon coffre, j'ai de quoi voir venir. La boucherie marche bien. C'est la seule en centre ville.

- Vous possédez aussi la mercerie Chez Angèle.

- C'est exact.

- Donc, pas vraiment à la rue.

- Je travaille beaucoup.

Ça, c'est vrai.

- Merci pour ces détails.

Le policier a tout renseigné dans son ordinateur, il tape vite et bien sur son clavier.

L'habitude.

Il lève la tête et son regard a pris un éclat plus vif.

Le chasseur se réveille.

- Maintenant, pouvez-vous nous parler de madame Sylvène de Maltrèche ?

- Je ne vois pas de qui il s'agit.

Je vois très bien qui c'est.

- Mais si, voyons, Sylvène de Maltrèche, souvenez-vous.

Au bout de cinq ans : voilà, la vraie question ! je devais m'y attendre.

- Je ne vois toujours pas.

- Pourtant, vous connaissez une de ses employés, Augustine Leroux.

Ils ont été jusqu'à interroger Augustine ! Mais pourquoi ?

Le boucher

- En effet, je la connais.

Je ne vois pas trop ce qu'elle a pu raconter.

- Vous l'avez fréquentée au cours de l'année 2018.
- C'est exact.

Difficile de nier.

- Pouvez-vous me dire quelles étaient vos relations ?

Sur ce point-là, je n'ai rien à cacher.

- Je l'aimais bien. Elle était gentille avec moi. Nous avions des discussions agréables. Je la voyais de temps en temps. Quand il faisait beau. Nous prenions notre déjeuner ensemble. Je lui apportais des sandwiches, des salades, des gâteaux pour le déjeuner que nous partageions.

Je voulais surtout en savoir plus sur l'agence Champagne Croisières.

- Vous n'avez pas essayé de la revoir le soir ?
- Je l'ai invité plusieurs fois. Elle me plaisait.

Ça, c'est vrai. C'était aussi la seule femme de l'agence à accepter de prendre des repas avec moi.

- Elle n'y tenait pas alors je me suis lassé.

J'avais obtenu d'elle tous les renseignements qu'elle pouvait me donner.

- C'est tout ?

Éloignons-le de Sylvène de Maltraiche.

- De mon côté, j'étais de plus en plus absorbé par la conception de mon grand roman. C'est une activité très prenante. Si elle ne voulait pas de moi, alors...

En fait, je n'écrivais rien du tout, je voulais surtout enquêter sur l'agence. C'était une occupation de façade. Pour me poser.

- Oui, votre grand roman. Madame Leroux nous en a parlé.

C'est vrai, je m'en étais vanté. C'était une façon comme une

autre de parler de moi. D'expliquer ce que je faisais dans la vie.

Le policier n'était visiblement pas un admirateur de grande littérature.

- Il avait quel nom ce roman ?

Je n'ai jamais pensé à lui donner un nom. J'aurais dû y penser en venant.

C'est une faute impardonnable.

Même Augustine ne m'a pas posé la question. Je n'ai plus qu'à jeter un coup d'œil au-dessus du policier pour trouver une idée.

- Engagez-vous... dans la vie.

- Pas terrible comme titre.

Je suis d'accord.

- C'était un titre provisoire.,

- Avec madame Augustine Leroux, combien de temps, votre relation a-t-elle duré ?

- Je ne sais pas. Ce n'était pas vraiment une relation. Je vivais une sorte de vie d'artiste. Aucune contrainte. Je ne pensais pas au lendemain.

Un bon moyen pour ne rien préciser.

- Ah !

Il ne dit rien. Autant continuer.

- Je ne faisais que suivre mon inspiration. De tête, je dirais que nous avons dû cesser de nous voir autour du printemps, ou peut-être avant. Je n'ai pas tenu d'agenda.

Je le sais exactement : le 25 février.

- Oui, votre inspiration, c'est ça. Augustine Leroux nous a dit que vous vous intéressiez beaucoup à l'agence de madame de Maltrèche.

Ça, c'est vrai. Je devais enquêter.

- Je ne dirais pas ça. À l'époque je m'intéressais un peu à tout, je vous l'ai dit, je vivais une vie d'artiste, en me laissant porter par les événements. L'agence ne m'intéressait pas en elle-même, c'est seulement que je trouvais intéressant de découvrir un métier que je ne connaissais pas. Je me disais que dans ce qu'elle me racontait, je trouverais peut-être de la matière pour mon roman.

Je m'intéressais beaucoup à l'agence.

- Et il en est où ce roman ?

Visiblement pas un admirateur.

- J'ai tout brûlé, un soir. En me relisant, j'ai trouvé que c'était vraiment mauvais.

Bon débarras !

- Je voulais le reprendre depuis le début, mais je n'en ai pas eu la force.

Je voulais surtout aller faire exploser ce foutu bateau de croisière.

- Vous ne voulez pas savoir pourquoi nous vous avons convoqué ?
- Non, je suis certain de ne rien avoir à faire avec cette histoire.

Je suis certain du contraire.

- En effet, vous avez raison, mais vous pouvez nous aider à résoudre un meurtre.
- Un meurtre ?

Vraiment surpris !

- Oui, celui de cette madame Sylvène de Maltrèche. Elle a été tuée, il a y six mois, en revenant de son agence.

Ils en auront mis du temps à remonter jusqu'à moi.

- C'est horrible.

C'est certainement le colonel.

- Augustine Leroux nous a dit que vous vous intéressiez beaucoup au dossier Vulcain.

Le dossier Vulcain ?

Aille !

Oh oui ! qu'il m'avait beaucoup intéressé. Mais comment en parler sans m'exposer ? comment en parler pour incriminer le colonel ?

Lui mérite de finir ses jours en prison ! mais pas moi.

- En effet, c'était un nom qui m'avait frappé à l'époque.
- Vous pouvez me dire pourquoi ?

Je vais devoir inventer et peser mes mots.

- C'est un souvenir de quand j'étais en Thaïlande. À une époque où je me piquais déjà d'écrire des romans.

Je n'en ai jamais écrit un seul !

- Le même que celui que vous avez brûlé ?
- Non, un autre, mais je ne suis pas allé plus loin que les premiers brouillons.

Oui, un autre que je n'ai pas plus écrit.

- En Thaïlande, je n'ai jamais trouvé la décontraction nécessaire pour l'avancer. Je manquais de concentration à l'époque.

Bonne réponse, je ne suis jamais resté en Thaïlande.

- Que s'est-il passé en Thaïlande, monsieur Dubois ?
- J'avais rencontré un groupe de Français.

J'aurais pu si je n'étais pas déjà sur l'Île.

- Comme je fréquentais assidument les milieux de la nuit, nous avons fait ensemble une tournée dans les bars et les clubs. Ils appréciaient d'avoir rencontré un Français comme eux. Ça les avait mis en confiance. Ils voulaient faire la bamboche, c'étaient des jeunes, vous comprenez, parce que le lendemain, ils allaient passer six semaines dans un camp. Le camp Vulcain. Ils répétaient ce nom. Un camp qui ferait d'eux des hommes, des vrais, comme ils disaient. Ils parlaient d'une véritable épreuve sous le commandement d'un colonel très

strict. Alors avant, ils voulaient s'explorer un peu. Ils étaient en Thaïlande, alors...

Je n'ai jamais fait ça. Mais je les ai bien explosés. Plus tard.

- Vous leur avez procuré des femmes ?

Je n'ai jamais fait ça.

- Oui, ils voulaient montrer qu'ils étaient des hommes. Qu'ils étaient capables d'aborder le camp Vulcain. J'avais les bonnes relations pour leur apporter les filles qu'ils voulaient.

- Vous leur avez procuré de la drogue ?

- Non, les putes s'en étaient chargées pour moi. Je leur laissais ce petit bonus. Et là-bas, c'était si facile ! Moi, je n'ai jamais touché à la drogue.

Pour la drogue, ça, c'est vrai.

- Que pouvez-vous me dire de ce camp Vulcain ?

Tout. Mais je ne dirai rien.

- Pas grand-chose. Ce que les jeunes m'ont dit.

En dire le moins possible.

- Dites-moi ce que vous savez.

- Vous allez être déçu.

Gagner du temps pour mettre mes idées en ordre.

- C'est à moi de voir.

Un ton revêche...

- Ils m'ont dit que c'était organisé par des militaires, que c'était sur une île, qu'ils y allaient à la demande de leurs parents, que les précédents qui y étaient allés en étaient revenus très satisfaits, et qu'ils ne devaient pas en parler. C'était comme un secret de famille.

Voilà pourquoi je n'en dirai pas plus. Ce qui s'est passé sur l'île doit rester sur l'île.

Interrogatoire n° 1

- Une sorte d’initiation pour des gars bien. Comme eux. Ils ne devaient pas en parler. Mais comme ils étaient complètement partis, ils m’ont raconté tout ça.

Pure invention.

- C’est pas béséf.

C’est ce que je veux.

- Je vous avais prévenu.

- Et ce fameux colonel, ils vous ont donné un nom ?

Bien sûr : le colonel Bolbi.

- Non, je ne m’en souviens pas. C’était il y a longtemps.

Je me souviendrais toute ma vie du colonel Bolbi et de son discours de bienvenue.

C’était la deuxième fois que je le voyais.

Un homme d’une soixantaine, le crâne rasé, une cigarette à la main, les yeux perçants, des lunettes aux montures d’acier qui marchait avec assurance et parlait d’une voix forte et calme en regardant chacun des jeunes hommes droit dans les yeux :

- Mes seigneurs, bienvenus au camp Vulcain. Je suis le colonel Bolbi.

En fait, colonel à la retraite.

- C’est moi qui suis l’initiateur et l’organisateur de ce camp. Je l’ai imaginé par conviction personnelle. Parce que je crois en une France forte de son industrie, capable d’imposer le raffinement et la vigueur de sa civilisation dans tout le monde. Je crois dans la grandeur éternelle de la France.

Un rien grandiloquent le colonel !

- Cette grandeur demande efforts et détermination. Efforts et détermination.

C’était des mots qu’il aimait !

- Vous êtes les héritiers des grandes fortunes de France, des

capitaines de notre industrie. Vos pères ont construit des empires. Ils ont eu cette force et cette détermination. Dans quelques années, quand vous aurez achevé votre cursus universitaire, vous allez prendre votre envol, vous allez recevoir votre part des empires de vos pères. Vous devrez vous en montrer dignes. Vous devez vous préparer à leur succéder. Vous devez vous y préparer dès aujourd'hui !

Il a appuyé sur le Aujourd'hui avant de se taire un moment. Les jeunes ne disaient rien.

Ils ne devaient pas s'attendre à un accueil aussi rude.

– Vous devrez montrer cette force. Vous devrez montrer cette détermination. Vous pensez que vous les possédez. Mais souvent la force et la détermination ne suffisent pas. Pourquoi, croyez-vous que vos pères ont-ils réussi dans leurs affaires ?

Il avait laissé la question en suspens. Il avait pris une bouffée de sa cigarette.

Il tenait son auditoire.

– Parce que ce sont des tueurs dans l'âme. C'est pour ça qu'ils ont réussi. Oui, mes seigneurs, la vérité c'est que la réussite dans les affaires est réservée aux tueurs. Et à eux seulement. À ces hommes qui ont la nature profonde de tueurs en eux et qui admettent cette nature. À votre tour, vous devrez trouver en vous cette nature de tueur pour vous montrer à la hauteur de vos géniteurs.

Il avait repris une bouffée de cigarette.

Il profitait de son effet d'annonce.

– Le but du camp Vulcain est de vous faire trouver cette nature profonde de tueur. Elle est en vous par votre héritage, même si vous ne le savez pas encore. Je vais vous la déterrer. L'extirper de votre aisance. Ainsi, vous serez préparés aux hautes destinées auxquelles votre famille vous donne droit.

Vous serez de véritables tueurs. C'est-à-dire des hommes capables de passer sur les sentiments d'attendrissement ou d'apitoiement pour aller jusqu'au bout de leur mission et de leur vision. L'attendrissement, c'est bon pour les gens du commun, des gens sans but dans la vie. L'apitoiement, c'est tout juste bon pour les femmes. Pas pour vous.

Il semblait ne s'être jamais apitoyé ou attendri sur qui que ce soit.

– Ce n'est pas pour vous. Pas dans votre enviable situation. Au contraire, à vous échoit par votre destinée, le devoir de fixer aux autres, aux gens du commun, aux femmes, leurs buts dans leur vie. Si vous êtes au camp Vulcain, c'est parce que vos pères vous ont estimés dignes de faire prospérer leur empire après eux. Vous avez déjà reçu et vous recevrez encore dans les prochaines années la meilleure éducation qui soit possible : une formation d'élite enrichie des conseils de votre famille. Cette éducation vous donnera tout ce que vous devez savoir pour développer votre vision de la vie, de vos entreprises et de vos devoirs. Mais rien de tout ça ne vous propulsera aux sommets si vous n'êtes pas des tueurs. Et ce que je vais faire de vous, ici, dans cette île : des tueurs !

Il avait prononcé les derniers mots en haussant la voix avec une certaine volupté. Il avait regardé autour de lui pour s'assurer que tous les jeunes avaient bien compris, puis il a fait un geste vers l'Anse.

– Il y a à quelques kilomètres de ce blockhaus une bonne centaine de dégénérés, de drogués, de gueux, de laissés-pour-compte, de vagabonds, de migrants, de malfaisants, d'à peine humains, de loques, de sans-papiers, bref de sauvageons. Ils ne manqueront à personne. Nous les avons rassemblés pour vous. Ils sont à votre disposition. Vous allez les tuer, les capturer, les

torturer et les violer selon vos envies. Voilà ce qui fera de vous vraiment des tueurs. En faisant ce qui dépasse la morale, vous atteindrez votre nature de tueurs.

"Nature de tueur", il le prononçait avec un tel plaisir !

– Il n'y a qu'eux et nous sur cette île. Maintenant, c'est à vous de jouer. Ici, dans ce camp Vulcain, vous allez recevoir le complément nécessaire à votre noble éducation académique. Un complément absolument nécessaire. C'est ce que vos pères ont décidé pour vous, les seigneurs. Pour vous révéler votre nature de tueur. Dans mon camp, vous irez au-delà de vos belles capacités intellectuelles.

Il avait jeté sa cigarette, certain d'être le centre d'intérêt du camp. Il avait allumé lentement la suivante.

– En sortant du camp Vulcain, vous serez des tueurs, vous serez des hommes. Des hommes capables d'hériter de vos pères. Bien sûr, ce ne sont pas des activités recommandées quand vous serez en France. C'est pourquoi nous sommes ici sur cette île loin de tout, sans communication avec l'extérieur. Vous allez être laissés à vous-même pendant six semaines. Mais encadrés par des militaires d'expérience. Alors défoulez-vous sur les moins que rien là-bas et devenez des hommes. Pour les détails pratiques, je laisse la parole au lieutenant Bernardeau...

– Monsieur Dubois ? Vous semblez perdu.

Un souvenir pareil n'est pas quelque chose que j'oublierai.

– J'essayais seulement de me souvenir d'un autre détail.

Bien répondu !

– Quel dommage. Madame de Maltrèche avait un dossier marqué COLONEL. Malheureusement, il était vide.

C'est donc bien le colonel qui a tué Sylvène. Elle ne méritait pas cette mort.

Ou si, elle la méritait...

- Nous tenons beaucoup à retrouver ce colonel.

J'imagine...

- Laissez-moi vous dire comment madame de Maltrèche est morte. Cette femme avait des habitudes très régulières. Elle n'a jamais été mariée. Elle travaillait beaucoup pour son agence. Mais elle avait pour habitude de fréquenter assidûment un bar, la Mutte, une institution plus qu'un bar, réservée aux femmes, si vous voyez ce que je veux dire.

Je voyais bien. Je découvrais. J'étais étonné de ne pas m'en être rendu compte moi-même.

Pour m'excuser, le samedi, l'agence n'était pas ouverte. Augustine n'avait jamais accepté mes demandes de nous voir ces jours-là, alors c'était des jours où je ne faisais rien. Mais vraiment rien. Madame Lharidon faisait ses courses et ses nettoyages le matin. Plus tard, elle recevait des amis dans son petit salon ou allait les visiter. Si je ne traînais pas au lit, j'allais au parc du château de Versailles, entrant par la porte Saint-Antoine pour me promener au hasard des allées ; puis, quand les bourges de la ville envahissaient les bosquets avec leurs beaux manteaux, leurs cache-nez et leurs petites poussettes, je rentrais ; j'allais aux courses vers une heure et demie de l'après-midi, quand les queues se raccourcissaient et que les caisses étaient encore ouvertes en grand nombre. Je payais en liquide. Je ne me montrais pas trop. Souvent je repensais aux événements de l'Île, l'arrivée, le trajet, les cages...

Elles m'avaient marqué au fer.

Le voyage en bateau restait comme une période floue, pénible, à la durée indéterminée. Je me souvenais des maux d'estomac, du vomi, de la gorge acide de bile.

Période pendant laquelle je m'étais désintoxiqué par la force

des choses.

Chaque moment sur l'Île restera gravé dans ma mémoire : L'Anse... le grand Serge... la cabane... le couteau... la pluie... le blockhaus... le discours du colonel : Tuez et vous deviendrez des tueurs dignes de vos pères, dignes de l'héritage qu'ils ont construit pour vous... l'entrepôt... Isidore... la première tuerie... la deuxième en haut de l'escalier... la mort du lieutenant... celle de ses adjudants... le massacre final... les clameurs... les incinérations... le nettoyage... le radeau... le retour... Ali. Ce n'est qu'une fois que la routine de mes études a rythmé ma vie que les souvenirs sont devenus distants.

- Madame de Maltrèche y allait en marchant à partir de chez elle, un trajet d'une quinzaine de minutes, après avoir pris son dîner. Ce vendredi, il n'était pas si tard dans la soirée quand elle a quitté son domicile. Une voiture s'est approchée d'elle à un carrefour et on lui a tiré dessus à bout portant. Voiture volée. Empreintes non répertoriées. Arme non identifiée.

Elle n'aura pas souffert.

- C'est ce qu'on appelle un crime parfait. Nous suspectons des hommes venus de pays de l'Est. Un procédé classique, bien organisé. Si c'est ce fameux colonel qui est à l'origine du meurtre, nous aimerions bien le rencontrer.

Pas grâce à moi.

- Je comprends. C'est un assassinat horrible.

Il ne faut tout de même pas exagérer. La Maltrèche était complice de meurtres en nombre.

- Mais j'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas ce que je peux vous dire sur ce colonel.

Peut-être plus tard !

- Merci, monsieur Dubois. Vous nous avez peut-être donné des éléments intéressants. Nous allons les revoir avec les collègues. Merci

Interrogatoire n° 1

de votre coopération. Nous allons continuer à enquêter. Il est possible que nous vous recontactons.

J'espère bien que non !

À la Maison

Pierre rentre en marchant lentement à la maison. Il se pose des questions :

- Pourquoi tuer Sylvène après tout ce temps ?
- Le colonel Bolbi voulait-il relancer les camps Vulcain ? une deuxième fois ?
- Si la police est remontée jusqu'à moi, le colonel pouvait-il le faire ? avec ses hautes relations, il doit avoir les moyens d'accéder aux dossiers ?
- Les flics trouveront-ils dans ce que je leur ai dit de poursuivre leur enquête ?

J'espère bien que non !

- Sans doute l'enquête des flics s'arrêtera là...

Heureusement que ma femme n'est pas au courant, sinon je vais au-devant d'explications embarrassantes.

C'est une Mina pleine d'inquiétude qui l'accueille sur le pas de sa porte :

- Alors, chéri, tu as été à la police ?
Bien obligé de le reconnaître maintenant.
- Oui, ma chérie.
- Ils ont été gentils avec toi ?
- Non, ce ne sont pas dans leurs manières. Mais ils ont été très corrects.
- Tu peux me dire pour quelle raison ?
- Une enquête sur un meurtre.

Je n'ai pas les moyens d'inventer une autre histoire. Et voilà

venir les questions embarrassantes.

- Raconte-moi tout. J'étais si inquiète. S'ils t'avaient gardé...
- Il n'y a aucun danger.

Je n'en suis pas si sûr.

- Mais comment sais-tu que j'ai été à la police ?

Essayons de changer de sujet.

- C'est madame Lecornu, tu sais, celle qui te rouspète toujours sur ta viande et qui revient toujours.
- Je vois.

Je voyais trop bien.

J'ai des clientes comme elle. Jamais satisfaites. Quoi que je fasse. Pourtant, elles reviennent. Au début, je leur donnais mes meilleurs morceaux.

Ça n'a servi à rien.

Alors maintenant, je leur donne du tout venant. Sans me compliquer la vie.

L'ennui, ce sont leurs plaintes incessantes. Ça fait mauvais effet sur les autres clientes.

Je m'en accommode comme je peux.

Elles font partie du paysage.

- Son mari est le sergent de garde au poste de police. Il en a parlé à sa femme, qui en a parlé à madame Berteaux que j'ai vue aujourd'hui et qui m'en a parlé.
- Je vois. Des racontars. Tu ne dois pas t'en inquiéter. C'était rien.

Elle ne doit surtout pas commencer à s'inquiéter.

Mina est inquiète, ça se voit.

Elle s'inquiète pour un rien quand il s'agit de moi. Je lui dois la vérité, au moins en partie. Une toute petite partie.

En espérant que cette toute petite partie suffise.

- C'était bien avant que je t'ai rencontrée. J'ai fréquenté une jeune femme du nom d'Augustine. Elle était gentille, seulement gentille.

C'était la seule des filles de l'agence Champagne Croisières que j'étais arrivé à draguer.

Je n'ai jamais été très doué avec les filles.

Je les avais observées de loin. En juillet et en août, il n'y avait pas beaucoup de monde. Les autres commerces de l'immeuble étaient fermés. Beaucoup d'appartements étaient vides. J'avais vite identifié les filles de l'agence. Puis au retour des vacances, j'ai continué à étoffer mes observations. Au bout de trois semaines, je pensais savoir qui travaillait à l'agence Champagne Croisières. J'avais aussi repéré madame de Maltrèche.

Je ne savais pas son nom alors.

À la façon dont elle s'habillait et au pas ferme avec lequel elle marchait quand elle sortait le soir, je ne doutais pas qu'elle soit la propriétaire.

J'avais fini par le vérifier sur internet.

Augustine mangeait seule sur un banc en face de l'agence. On était en septembre. Le temps était encore beau. Je lui ai proposé de revenir avec un déjeuner pour deux le lendemain, histoire de discuter : j'écrivais un roman et j'aimais bien entendre parler de la vie des autres.

Toujours le roman, une bonne introduction. En plus, ça fait un peu personne ratée.

Ça ne fait de peur à personne.

Deux ou trois fois par semaine, quand il ne pleuvait pas, je l'attendais sur le banc en face de l'agence, avec mes paquets de salades, de charcuteries et de gâteaux achetées à la supérette d'en face.

Très important les gâteaux, Augustine en raffolait.

J'allais arrêter quand elle m'a parlé du dossier Vulcain. C'était peu avant Noël.

Je n'en revenais pas.

Après les fêtes, j'ai continué à la revoir. Quand il ne faisait pas trop froid.

Elle n'en voulait qu'à mes repas.

Mais je savais ce que je voulais. Que seule madame de Maltrèche – Augustine m'avait cité incidemment son nom dans la conversation – me donnerait accès aux renseignements dont j'avais besoin.

C'était le 25 février.

- Ça n'a duré que quelques mois. C'était à l'époque où j'écrivais mon grand roman.

Toujours mon grand roman fantôme !

- Je me sentais seul.
- C'est vrai que tu l'as brûlé ? J'aurais bien voulu le lire.

Je ne l'ai jamais écrit.

- Oui, je l'ai brûlé. Il ne valait rien. C'est en le brûlant que j'ai pris la décision d'acheter cette boucherie-charcuterie.
- Alors, tu as bien fait de le brûler.

Oui.

- Mais, tu es sûr de n'avoir eu qu'une petite histoire avec cette Augustine ?

Toujours jalouse.

- Mais oui. Tu sais que je n'aime que toi. Tu n'as aucune raison d'être jalouse.

J'avais autre chose en tête à l'époque que de draguer les filles. C'est sans doute ce qui a fait qu'Augustine ne s'est pas intéressée à moi longtemps.

Et je n'ai jamais été très doué avec les filles.

- Je sais, mais moi je t'aime trop. Tu es la lumière de mes yeux.

Je le sais. Et c'est bien.

- C'était il y a cinq ans. Ne t'inquiète pas. C'était il y a longtemps.

Quand, j'y repense j'ai l'impression que c'était l'année dernière.

- Et pourquoi les flics voulaient t'interroger sur cette Augustine ?
- Parce que sa patronne a été assassinée et ils venaient à la pêche aux renseignements. Pas de quoi t'inquiéter.

Moi, je m'inquiète.

- Tu sais que je m'inquiète toujours.

Je sais.

- Mais pas cette fois, ma chérie, tu n'as aucune raison. Ils ont interrogé toutes les filles qui travaillaient pour elle. Une affaire de routine.

Mais pourquoi donc Augustine a-t-elle parlé de moi ? au bout de 5 ans ? Est-ce à cause du dossier Vulcain ?

Madame de Maltrèche a dû donner des instructions après que je l'ai consulté.

- Allons dîner et nous coucher. Ce n'était rien. Mais tout de même, les flics, c'est éprouvant. J'ai besoin de la tendresse de tes bras.
- Elle t'est tout acquise, mon chéri.

Interrogatoire n° 2

Le poste de police est toujours aussi repoussant, l'accueil toujours aussi rude : Papiers d'identité ?

Je vais respirer un grand coup et surmonter ces impressions désagréables.

C'est le même policier qui le reçoit, toujours à son poste. Il a un collègue avec lui ; un autre lui-même, aussi placide et mal habillé.

Les choses se compliquent.

Ils le regardent lui et leur écran d'ordinateur alternativement :

- Monsieur Dubois, il semblerait que vous ne nous ayez pas tout dit lors de votre dernière visite. Il y a quelques points que nous devons approfondir.

Sinon, ils ne m'auraient pas convoqué une deuxième fois.

- À votre disposition, messieurs.

Que pouvais-je dire d'autre ?

- Voilà. Vous nous avez parlé de votre séjour en Thaïlande. Quand était-ce ?

Soyons vague.

- Mes souvenirs ne sont pas très précis, mais je dirais d'avril ou mars à août.

Je vais devoir improviser. Pour août, c'est la vérité, mais s'ils me demandent des explications, je suis mal.

- De quelle année ?

Parler d'abord de choses vraies.

- Voyons, c'était l'année de la fac. J'ai passé le bac en 2014.

Ils peuvent le vérifier. Ça, c'est vrai.

- Ça devait être en 2015.

Ça aussi, c'est vrai.

- C'est aussi ce qu'il nous a semblé.

Aïe ! Ils ont vérifié.

Ça devient plus dangereux que je ne le pensais.

Que savent-ils ? Pourquoi se sont-ils intéressés à moi ?

- L'ennui, c'est que nous n'avons pas trouvé de trace de votre trajet là-bas ni de votre sortie de France ni de votre entrée en Thaïlande et pareil pour votre retour.
- Je vais vous expliquer.

Je ne vois pas trop comment.

- Nous vous écoutons, monsieur Dubois.
- À l'époque, j'étais pas mal drogué. Vous le savez certainement puisque j'ai été arrêté plusieurs fois pour détention.

Ça, c'est strictement la vérité.

- Et une fois pour revente.

Ils en savent beaucoup !

Beaucoup trop.

- Vous voyez, j'étais le plus souvent à côté de mes pompes. Je le reconnais. C'est une période sombre de ma vie. Depuis, j'ai bien changé, reconnaissez-le.

– ...

Ils ne le reconnaissent pas ! Je vais continuer.

- J'avais pour fournisseur un certain dealer que tout le monde à l'époque appelait le bel Éric.

Ça c'est vrai : le bel Éric a vraiment existé. Mais il n'était pas mon fournisseur direct. Il n'était plus si beau sur sa fin.

- Il arrivait sur une magnifique bécane, genre américaine, tout luisante, pour prendre le pognon et nous larguer ses doses. Chaque jour c'était

dans un endroit différent : des parkings de supermarchés, des terrains vagues, des parcs...

Donner le plus de détail possible, c'est sans conséquence.

- Et ce fournisseur, monsieur Dubois ?
- Assez vite, vu ma consommation, j'ai été en dette avec lui. Je comptais sans trop le savoir sur mon père. J'avais plutôt l'esprit embrouillé par les drogues.

Ça c'était vrai : que j'avais l'esprit embrouillé par les drogues. C'est aussi une bonne excuse pour rester flou.

- Quand le bel Éric est allé le voir pour se faire rembourser ma dette, mon père a refusé de donner encore de l'argent.

Ça, c'est faux. Je n'ai eu connaissance du bel Éric qu'à mon retour de Thaïlande, c'est-à-dire seulement à la fin de l'année

- Votre père, c'est bien Amédée Marcel Dubois, anciennement médecin de médecine générale à Argenteuil et maintenant à la retraite ?
- Oui.

Il n'est toujours pas mort ?

Domage.

- Continuez.
- Le bel Éric m'a alors proposé un deal. Lui rapporter de la drogue de Thaïlande. D'après lui c'était facile. J'ai dit oui.

Pure invention. Espérons que ça tienne.

- Alors ?

Alors, j'invente, laissez-moi respirer.

- Il m'a fait embarquer dans un bateau de marchandises qui allait en Thaïlande. Il avait un accord avec le patron.
- Quel était le nom du bateau ?

Surtout ne donner aucun détail !

- Je ne sais pas, j'étais complètement shooté quand j'ai embarqué.

Bien !

- Éric m'avait donné une bonne dose puis il m'avait conduit au rafioteur.

Il devait avoir peur que je me dérobe au dernier moment.

Bonne réponse !

- Je me suis réveillé en pleine mer. Le patron avait des instructions me concernant pour mon arrivée. Mais pour gagner mon passage, j'ai dû bosser. J'ai fait un peu de tout : du nettoyage, porter la bouffe, nettoyer les chiottes, repeindre, donner un coup de main en salle des machines.

Je n'ai rien fait de tout ça !

- C'est le patron qui me donnait ses ordres. C'était un vieux bateau. Il y avait toujours quelque chose à réparer. J'avais droit à du riz et un matelas. Je crois que l'équipage était thaïlandais ou philippin. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, ils ne mangeaient que ce maudit riz. Nous ne nous parlions pas. Je vomissais la moitié des repas. Le patron me donnait un peu de shit pour m'aider à tenir.

Ça c'est vrai : que j'ai vomi la moitié de mes repas en mer.

- Bien, et à l'arrivée ?

Pourvu qu'ils ne me demandent pas de détails.

- À Bangkok, le patron a été très correct. Il m'a remis des dollars.
- Combien ?
- Vingt mille, à ce qu'il a dit. Une belle liasse.

Vingt mille, c'est une bonne somme.

Enfin, j'espère.

Pierre écarte les mains pour montrer la grosseur du paquet.

J'espère que je n'en fais pas trop.

- Mazette ! Et alors ?
- Je devais les échanger contre dix kilos de coke, puis revenir au bateau pour rentrer en France. Il avait noté une adresse sur un bout de papier. Le patron m'a aussi donné quelques baths pour moi. Les baths, c'est l'argent en thaïlande.
- Bien sûr.

Il ne le savait pas !

- J'y suis allé dans une de leurs petites voitures à trois roues à partir du port. J'ai donné le papier avec l'adresse au chauffeur. Les choses ne sont pas passées comme prévu. Il faut vous dire que j'étais encore bien perché. Entre le shit et le mal de mer.

- On avait compris.

Il est un peu méprisant. Ça m'arrange.

- J'ai bien trouvé les Thaïlandais. Ils étaient d'accord pour l'échange. Mais la coke devait venir du nord du pays et je ne l'aurais que dans un mois. J'ai accepté.

- Puis vous vous êtes drogué et vous avez perdu le pognon.

Merci d'abréger mon improvisation.

- Vous savez ?

Ils savaient.

- Ça arrive à beaucoup de petits crétins dans votre genre. Les billets étaient probablement faux. Une combine classique.

J'ai une grande pensée pour les petits Thaïlandais malins du Kryte Shop de Melville-sous-Bois qui m'en ont parlé.

- Donc, je me suis fait avoir sur toute la ligne ?

Bien de passer pour une victime.

- Oui, monsieur Dubois. Votre bel Éric a dû vous vendre au patron du bateau pour rentrer dans ses fonds.

J'ai bien fait de le tuer.

- D'habitude ces paumés se rendent à l'ambassade ou sinon...

- Sinon ?

- Nous ne les revoyons jamais.

C'est bien ce que les Thaïlandais malins m'avaient expliqué. Ils sont utilisés comme rabatteurs tant qu'ils présentent encore bien. Puis, ils sont utilisés comme main-d'oeuvre pour les travaux les plus dangereux.

- Qu'avez-vous fait après ?

Le boucher

- Les Thaïlandais ont été très gentils.

À quoi bon dire du mal d'eux ?

- Nous n'en sommes pas étonnés.
- Ils m'ont prêté un costard et j'ai fait l'intermédiaire de confiance pour les touristes.

Merci encore à la Kryte Shop.

- L'intermédiaire ?
- J'allais dans les grands hôtels. En tant que jeune blanc, avec une allure de touriste, j'étais accepté sans questions. Je rencontrais les touristes au bar ou dans le hall, discrètement, en leur proposant de leur montrer le vrai Bangkok.

Ou le vrai Pattaya. Ou le vrai Phuket. Les patrons thaïlandais me déplaçaient suivant les arrivages et les contrôles de police.

- Donc, vous avez fait le rabatteur pour des macs.
- Ils me payaient en drogue.

Autant en rajouter.

- Ben voyons !

Toujours un peu méprisant.

- J'étais encore bien accroc.

Précision utile pour me blanchir.

- Mais comment êtes-vous rentrés en France ?
- Je vous ai dit que j'avais rencontré des Français qui allaient au camp Vulcain.

Ces fils de bourges vont me servir.

Une deuxième fois.

- Oui.

Il est intéressé tout d'un coup.

- Ces Français, je ne leur ai pas seulement filé des filles et de la dope. Je leur ai aussi piqué leur passeport. Ils étaient jeunes, ils allaient dans ce camp Vulcain. J'ai pensé qu'ils ne s'en rendraient compte